

WILLA CATHER

# MON ANTONIA

roman



« NUL CLASSIQUE DE LA LITTÉRATURE AMÉRICAINE  
N'EST AUSSI VRAI, CHALEUREUX ET HUMAIN. »

H. L. MENCKEN

ARCHI



POCHE





MON ANTONIA



WILLA CATHER

MON ANTONIA

roman

*Traduit de l'anglais par Blaise Allan*

ARCHIPOCHE

Ce livre a été publié sous le titre *Mon amie Antonia*  
par Seghers, coll. « Vents d'ouest », 1967.  
Traduction : tous droits réservés.

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :  
[www.archipoche.com](http://www.archipoche.com)

Éditions Archipoche  
92, avenue de France  
75013 Paris

ISBN 979-1-0392-0081-3

Copyright © Archipoche, 2022.

*À Carrie et Irene Miner,  
en souvenir d'une vieille  
et sincère affection.*





*Optima dies... prima fugit.*

VIRGILE



## *Introduction*

Un jour torride, l'été dernier, je rencontrai par hasard Jim Burden ; nous traversions les plaines de l'Iowa à bord du même train. Jim Burden et moi, nous sommes de vieux amis ; nous avons grandi ensemble dans la même petite ville du Nebraska et nous avons beaucoup de choses à nous dire, tandis que le train nous emportait, lancé sur des kilomètres sans fin parmi les blés mûrs, et que passaient rapidement des villages, des prés bigarrés de fleurs, des bouquets de chênes se flétrissant au soleil. Nous étions assis dans la voiture panoramique, dont les boiseries étaient brûlantes au toucher ; une épaisse couche de poussière rouge recouvrait tous les objets qui nous entouraient. La poussière et la chaleur, le vent ardent, nous rappelaient bien des souvenirs. Nous évoquions la vie des enfants dans ces petites villes, dans ces villages ensevelis au milieu des blés et du maïs, et nous vantions l'effet stimulant des variations extrêmes du climat : les étés incandescents où l'immensité de la verdure ondoie sous un ciel étincelant, où l'homme est noyé dans la végétation, dans les couleurs, dans l'odeur des herbes vigoureuses et des lourdes moissons ; les hivers cinglants de neige fine, quand tout le pays est nu et gris comme une plaque d'acier. Nous étions d'avis, l'un et l'autre, que

pour comprendre une petite ville de la prairie, il fallait y avoir vécu son enfance. Car l'univers de la prairie, pensions-nous, c'était une sorte de franc-maçonnerie.

Bien que nous habitions New York tous les deux, je ne vois pas souvent Jim Burden. Il est conseiller juridique de l'une des grandes compagnies ferroviaires de l'Ouest, et son travail l'oblige à de fréquents voyages, qui durent parfois plusieurs semaines. Voilà pourquoi nous ne nous rencontrons que rarement. Il y a aussi quelque chose d'autre : je n'aime guère la femme de Jim Burden. Elle est belle, énergique, active, mais je trouve qu'elle manque de sensibilité et je ne la crois capable, par nature, d'aucun enthousiasme. J'ai l'impression que les goûts simples de son mari l'irritent. En revanche, elle joue avec satisfaction un rôle de protectrice auprès de jeunes poètes et de jeunes peintres aux idées avancées et aux talents médiocres. Elle possède une fortune personnelle et vit comme bon lui semble. Elle a ses raisons pour vouloir rester Mrs James Burden.

Quant à Jim, les désillusions ne l'ont pas changé. Son tempérament romantique, qui s'exprimait souvent de façon si étrange quand Jim était enfant, devait se révéler l'un des éléments essentiels de sa réussite. Jim Burden aime avec passion et dévouement le grand pays que ses trains parcourent en tous sens. Sa foi dans cette région et le fait qu'il la connaît bien ont largement contribué au développement de ces territoires.

Tout au long de ce jour brûlant, pendant que nous traversions les plaines de l'Iowa, notre conversation revenait sans cesse à un personnage central, une fille de Bohême, que nous avons connue autrefois. Mieux qu'aucune autre personne dont nous nous souvenions,

cette fille semblait représenter pour nous le pays, le climat, la vie, toute l'aventure de notre enfance. Je l'avais complètement perdue de vue, mais Jim, après de nombreuses années, l'avait retrouvée, renouant ainsi une amitié à laquelle il attachait une grande importance. Son esprit, ce jour-là, était plein d'elle. Il la fit renaître devant moi, me permit de sentir sa présence et ranima toute mon ancienne affection pour elle.

— De temps en temps, je note mes souvenirs sur Antonia, me dit-il. Enfermé dans mon compartiment, c'est ainsi que je me divertis pendant mes longs voyages à travers le pays.

Je lui dis que j'aimerais bien lire ce qu'il avait écrit sur elle, et il m'assura que je verrais ces pages – si jamais il les achevait.

Quelques mois plus tard, un après-midi d'hiver où le vent soufflait en tempête, Jim sonna à ma porte ; il tenait sous le bras un dossier qu'il déposa au salon.

— Voici mes souvenirs sur Antonia, dit-il, tout en se réchauffant les mains ; voulez-vous toujours les lire ? J'ai fini hier soir. Je n'ai pris le temps de rien arranger, j'ai simplement noté, en vrac, tout ce que son nom me rappelle. Je pense que cela n'a aucune forme. Cela n'a pas de titre non plus.

Passant dans la pièce voisine, il s'assit à mon bureau et écrivit sur la couverture du dossier : *Antonia*. Les sourcils froncés, il contempla un moment les lettres qu'il venait de tracer, puis il ajouta un mot, et l'inscription devint : *Mon Antonia*. Ainsi complété, le titre parut lui plaire.

*Willa Cather*



PREMIÈRE PARTIE

# **LES IMMIGRANTS**





# 1

Ce fut dans une voiture de chemin de fer que j'entendis parler d'Antonia pour la première fois, au cours d'un voyage à travers l'immense plaine centrale de l'Amérique du Nord – voyage interminable, me semblait-il. J'avais alors dix ans ; en l'espace d'une seule année, je venais de perdre et mon père et ma mère. Mes oncles et cousins de Virginie avaient décidé de m'envoyer chez mes grands-parents, qui vivaient dans le Nebraska. Un jeune montagnard, Jake Marpole, devait veiller sur moi pendant le voyage ; il avait été valet à la vieille ferme de mon père, là-bas, au pied du Blue Ridge, et maintenant il prenait, lui aussi, la route de l'Ouest ; il allait travailler pour mon grand-père. Jake avait du monde une expérience presque aussi limitée que la mienne. Il n'était jamais monté dans un train avant le fameux matin où nous nous étions embarqués pour tenter la chance dans un monde nouveau.

Nous fîmes tout le parcours dans une voiture sans couchettes, de plus en plus gluants de poussière grasse et de suie à mesure que nous avancions. Jake acheta tout ce que les petits camelots lui offrirent : bonbons, oranges, boutons de col en laiton, breloque pour chaîne de montre et – ceci à mon intention

– une *Vie de Jesse James*, un des livres les plus remarquables que j’aie jamais lus, si j’en crois ma mémoire.

À partir de Chicago, nous nous trouvâmes sous la protection d’un chef de train bienveillant, qui savait tout ce qu’il était possible de savoir sur le pays dans lequel nous nous rendions, et ce nouvel ami nous donna d’abondants conseils en échange de notre confiance. Il nous fit l’impression d’un homme de grande expérience et qui possédait du monde une connaissance très étendue, pour avoir voyagé presque partout ; au cours de la conversation, il laissait négligemment tomber les noms des villes et des États les plus lointains. Il portait les bagues, les épingles et les insignes des différentes associations d’entraide auxquelles il appartenait. Il y avait des hiéroglyphes gravés jusque sur ses boutons de manchettes. Bref, notre ami était plus recouvert d’inscriptions qu’un obélisque égyptien.

Lors d’un de ses passages, s’asseyant auprès de nous pour bavarder, il raconta que dans la voiture d’immigrants, en tête du train, il y avait une famille qui venait de « l’autre côté de l’eau » et que ces gens devaient descendre à la même gare que nous.

– Pas un seul qui parle l’anglais, sauf une fille, et tout ce qu’elle sait dire, c’est : « Nous aller Black Hawk, Nebraska. » Elle n’est pas beaucoup plus âgée que toi, douze ou treize ans, et elle brille comme un sou neuf. Si tu passais la voir, Jimmy ? Et je te jure qu’elle a de beaux yeux, des yeux bruns superbes !

Ce dernier détail me rendit timide. Je fis non de la tête et me replongeai dans la lecture de *Jesse James*. Jake m’approuva vigoureusement, disant qu’avec ces étrangers on risquait d’attraper des maladies.

Je ne me rappelle pas la traversée du Missouri, ni rien de particulier concernant la longue journée de voyage dans le Nebraska. J'avais déjà franchi tant de rivières, que mon intérêt s'était probablement émoussé. Une seule chose m'avait frappé dans le Nebraska : du matin jusqu'au soir, encore et toujours, c'était le Nebraska.

Je dormais depuis longtemps, recroquevillé sur mon siège de peluche rouge, lorsque nous arrivâmes à Black Hawk. Jake me réveilla et me prit par la main. D'un pas vacillant, nous descendîmes du train sur un quai de planches, où des hommes couraient en balançant une lanterne. Je n'apercevais pas la moindre ville, pas même des lumières dans le lointain ; nous étions en plein dans la nuit. La locomotive soufflait bruyamment après sa longue course. Dans la lueur rouge du foyer, je vis un petit groupe, des gens qui se serraient les uns contre les autres sur le quai encombré de paquets et de caisses. Je devinai que ce devait être la famille d'immigrants dont nous avait parlé le chef de train. La femme portait un châle à franges qui lui recouvrait la tête ; dans ses bras, elle tenait étroitement une petite malle en fer-blanc, comme si cette boîte avait été un nourrisson. L'homme, grand et voûté, n'était plus jeune. Deux garçons et une fille, tous les trois plus âgés que moi, portaient des ballots de toile cirée. Une petite fille se cramponnait aux jupes de sa mère. Bientôt, un homme s'approcha d'eux avec une lanterne et se mit à parler, ou plutôt à pousser des cris et des exclamations. J'écoutai attentivement, car c'était bien la première fois que j'entendais parler une langue étrangère.

Une autre lanterne vint vers nous et une voix gouailleuse appela :

— Eh là !... c'est vous les gars pour Mr Burden ?... si c'est vous, alors c'est moi que vous cherchez... je suis Otto Fuchs, je travaille chez Burden et je dois vous conduire... salut, Jimmy ! tu n'as pas trop peur de débarquer comme ça au fond de l'Ouest ?

Je regardai avec intérêt le visage nouveau qui m'apparaissait à la lueur de la lanterne. On aurait dit que l'homme sortait tout droit de l'histoire de Jesse James. Il était coiffé d'un sombrero cerné d'un large ruban de cuir et orné d'une boucle brillante ; les pointes de sa moustache se dressaient, raides comme de petites cornes. Je lui trouvai un air à la fois joyeux et féroce, un air qui donnait à penser que cet homme-là avait vécu pas mal d'aventures. Une longue cicatrice ravinait sa joue et tirait vers le haut un coin de la bouche, ainsi marquée d'un demi-sourire éternel et menaçant. La partie supérieure de son oreille gauche manquait, et il avait la peau aussi brune qu'un Indien. Oh, sûrement, c'était là une tête d'aventurier !

Comme il allait et venait sur le quai et s'occupait de rassembler nos malles, je vis qu'il était mince, vif et nerveux, et que ses pieds, chaussés de bottes à hauts talons, se déplaçaient avec agilité. Il nous dit que nous avions encore une longue trotte à parcourir cette même nuit et qu'il fallait se mettre en route. Nous le suivîmes jusqu'à une barrière, où étaient attachés deux chars de ferme. La famille étrangère s'entassait dans l'une des voitures ; nous montâmes dans l'autre. Jake s'assit devant, sur la banquette, à côté d'Otto Fuchs, et moi, je m'allongeai derrière, sur

la paille, avec une peau de bison pour couverture. Le char des immigrants s'ébranla lourdement, roulant vers un pays où tout n'était plus que ténèbres; bientôt après, nous partions dans la même direction.

J'essayai de dormir, mais la voiture n'arrêtait pas de cahoter; à chaque secousse, je me mordais la langue, et puis j'avais mal partout. La paille s'était tassée; mon lit devenait très dur. Je me glissai prudemment hors de ma couverture de bison, me dressai sur les genoux et risquai un coup d'œil par-dessus la ridelle. On ne voyait rien, aucune clôture, aucun ruisseau, pas un seul arbre, pas de collines, pas de champs. S'il y avait une route, je ne la distinguais pas à la faible clarté des étoiles. Il n'y avait rien que la terre – pas un paysage, mais la matière dont sont faits les paysages. Oui, décidément, il n'y avait rien d'autre que la terre; elle ondulait légèrement, je le savais parce que les roues grinçaient contre les freins quand nous descendions dans un creux et parce que le char se redressait brusquement quand nous remontions de l'autre côté. J'avais le sentiment que nous laissions le monde derrière nous, que nous en avions dépassé les frontières, que nous nous trouvions hors du domaine des hommes. Jamais auparavant je n'avais levé les yeux vers le ciel sans apercevoir la crête d'un mont familier. Mais ici, rien ne limitait le dôme immense du firmament.

De là-haut mon père et ma mère ne pouvaient sûrement pas veiller sur moi; ils étaient restés dans une autre région du ciel et me cherchaient encore autour du parc à moutons, près du ruisseau, ou sur la route blanche qui menait aux pâtures de la montagne. Ce long voyage m'arrachait même à la

tendre vigilance des morts. Et le char cahotant m'emportait je ne savais où. Je ne pense pas que j'avais le mal du pays. Je ne m'inquiétais pas non plus de savoir si nous arriverions jamais nulle part. Ballotté entre ciel et terre, je m'effritais, je disparaissais. Cette nuit-là, je ne récitai pas mes prières; car ici, je m'en rendais bien compte, ce qui devait advenir adviendrait immanquablement.

Je n'ai gardé aucun souvenir de l'arrivée à la ferme de mon grand-père, mais je sais que nous y débarquâmes un peu avant l'aube et que les gros chevaux de labour nous avaient traînés sur près de trente-cinq kilomètres. Je ne me réveillai que l'après-midi. J'étais couché dans une petite chambre, à peine plus grande que le lit qui me contenait; au-dessus de ma tête, agité par un vent tiède, le store de la fenêtre battait doucement. Une femme se tenait immobile au pied du lit et me contemplait; elle était grande, elle avait la peau brune et ridée, des cheveux noirs; je devinai que c'était ma grand-mère. On voyait qu'elle venait de pleurer, mais elle sourit quand j'ouvris les yeux, m'enveloppa d'un regard plein de sollicitude et s'assit sur le lit.

— As-tu bien dormi, Jimmy? demanda-t-elle vivement.

Puis, d'un ton très différent, elle ajouta, comme se parlant à elle-même :

— Mon Dieu, ce que tu ressembles à ton père !

Je me rappelai que mon père avait été un petit garçon, son petit garçon à elle; elle avait dû souvent venir le réveiller, quand il dormait trop longtemps.

— Voici des vêtements propres, continua-t-elle.





Vous avez aimé ce livre ?  
Il y a forcément un autre Archipoche  
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur  
[www.lisez.com/archipoche/44](http://www.lisez.com/archipoche/44)

Rejoignez la communauté des lecteurs  
et partagez vos impressions sur



[www.facebook.com/editionsdelarchipel/](http://www.facebook.com/editionsdelarchipel/)



@edition\_s\_archipel

Achevé de numériser en décembre 2021  
par Soft Office